

LE MAG



MC SOLAAR Un retour fracassant

L'irrésistible single «Sonotone», prélude au nouvel album de MC Solaar «Géopoétique», sonne le grand retour de la star du rap français.

PAGE 16

MARIONNETTES Agnès Limbos revient à Neuchâtel avec un couple de désaxés.

Elle se dépatouille avec le grave

DOMINIQUE BOSSHARD

Les aficionados du festival MarionNETtes connaissent bien Agnès Limbos. «Dégage, petit!», «Conversation avec un jeune homme», «Ressacs»... Autant de perles grinçantes que cette reine du théâtre d'objets est venue déposer au bord du lac. Ses mimiques de clown tragique, ses «darling» très british y font merveille. De retour ce week-end à Neuchâtel, l'artiste belge déclenchera sans doute quelques rires jaunes avec son nouveau spectacle, «Axe». Le couple, complètement parano, qu'elle y forme avec le comédien Thierry Hellin n'est pas sans rappeler les Ceausescu... Conversation avec une artiste hors pair, qui sait allier profondeur et dérision, sérieux et décalage.

Avez-vous grandi dans un milieu artistique?

Pas vraiment, non. Mon père était éducateur et formateur. Pendant la guerre, mes parents se sont occupés d'enfants privés de leurs, emprisonnés dans les camps. C'étaient des grands résistants, avec un idéal de vie assez fort. «L'être est unique»; «tu dois être un acteur de changement»; c'est en ces termes que mon père s'exprimait. Mais j'ai une fibre artistique depuis toute petite.

Vous racontait-on des histoires, des contes de fées?

En fait, j'étais une enfant très contemplative, à la limite de l'autisme, comme on dirait aujourd'hui. Je ne jouais pas beaucoup; j'ai l'impression que je me suis rattrapée après, en jouant avec les objets et en faisant du théâtre (rire)! Jusqu'à 25 ans, mon parcours artistique est celui d'une autodidacte. Mes parents ne voulaient pas que je fasse du théâtre, ils avaient un peu peur que je ne gagne pas ma vie. Ils m'ont orientée vers l'université, j'ai fait sciences-po pendant trois ans et un bac en philo parce que j'adorais ça. Je n'ai pas fini mes études car je présentais tout le temps des petits spectacles dans les cabarets. J'ai un peu bourlingué et, à 25 ans, j'ai fait l'école Jacques Lecoq à Paris. Ensuite, j'ai vécu deux ans au Mexique, où nous avions formé une petite compagnie. A mon retour en Belgique, j'ai décidé d'y faire mon petit nid.

Ces différentes cultures ont-elles nourri votre imaginaire?

Si H.G. Wells n'a pas vraiment



ALICE FEMME

«**Quand je repense à mes spectacles, j'y vois des leitmotifs. La personne isolée, l'abandon, le pouvoir...**» AGNÈS LIMBOS ARTISTE

Oui, bien sûr. En fait, quand je repense à tous mes spectacles – j'en fais depuis plus de trente ans –, j'y vois quand même des leitmotifs. La personne isolée, l'abandon, le pouvoir, le regard sur le monde contemporain... Ce qui m'intéresse, c'est le monde, les gens, ce qui nous entoure. Et comment

nous, artistes, on se débrouille avec tout ça pour en tirer quelque chose de positif quand même. Mes histoires sont toujours des tragédies, mais je les développe d'une manière plutôt humoristique et ludique. A travers la poésie, à travers le rire, mais pas gratuit, on peut transmettre quelque chose d'optimiste.

C'est la manière que j'ai trouvée pour me dépatouiller avec la gravité du monde.

Vous cultivez une certaine absurdité aussi. Un penchant inné?

Nous les Belges, nous avons ça en nous! J'ai grandi avec les peintures flamandes, celles de Delvaux... La façon dont fonctionne la Belgique est tellement absurde. On arrive à en rire, avec un grand décalage. D'une manière générale, les spectacles belges développent fort cette dimension absurde, surréaliste. Nous ne sommes pas vraiment intellectuels, en fait. C'est l'instinct qui joue, on ne peut pas s'empêcher de faire des blagues, de tourner tout ça en dérision.

L'école Lecoq explore plutôt le jeu corporel; comment est né votre intérêt pour l'objet?

Je pense que cet attrait remonte à l'enfance. Comme j'étais une enfant très contemplative, j'observais le monde autour de moi. Mes jouets, par exemple, je les exposais et je les regardais, plutôt que d'en faire usage. Mais je ne pensais pas du tout faire du théâtre d'objets, je ne savais même pas que ça existait. C'est au moment où j'ai fait mon premier spectacle seule, en 1984, que je me suis rendu compte que d'autres gens travaillaient de la même manière. C'est-à-dire avec des objets que l'on ne manipule pas comme des marionnettes ni ne transforme, mais dont on recherche la valeur intrinsèque. La valeur nostalgique, la façon dont ils atteignent l'inconscient des gens ou font voyager l'imaginaire. Au fur à et mesure que je développais des spectacles, j'ai compris que mon imaginaire fonctionnait comme ça, avec des images, des tableaux... Et que l'objet s'intégrait totalement dans cette dimension visuelle.

L'objet détermine-t-il parfois l'histoire que vous allez raconter?

Je pars toujours de l'objet – une chaussure militaire, une boîte de petits pois, un gazon... –; c'est lui qui m'inspire pour faire un spectacle. Puis, en improvisant, un thème se dégage, une dramaturgie s'échafaude. Le spectacle s'écrit petit à petit. Parfois d'une manière narrative, dans le «Il était une fois...», parfois pas du tout. «Axe», par exemple, ne développe pas une histoire mais s'appuie sur des personnages en situation. Chaque spectacle est un peu particulier.

BLOC-NOTES

AGNÈS EST NÉE en 1952 à Huy, en Belgique. «Mon père a travaillé au Congo avant l'indépendance, et j'ai été élevée dans la brousse pendant un an», se rappelle-t-elle.

AGNÈS A FONDÉ la compagnie Gare centrale en 1984 à Bruxelles. «Petrouchka», «Petit pois», «Troubles», «Ressacs», entre autres, jalonnent son parcours. Elle collabore avec d'autres compagnies du théâtre d'objets, telle que les Karyatides, pour qui elle a mis en scène plusieurs classiques.

AGNÈS TRANSMET son art via de nombreux stages et master classes. «Le théâtre d'objets est un mouvement contemporain, qui a fait des petits un peu partout», dit-elle. «Il correspond sans doute à notre époque de consommation, de production d'objets manufacturés. L'influence du cinéma, avec ses découpages en plans séquences, est importante aussi.»

AGNÈS AIME lire les poètes, Rimbaud, Prévert, Perce... Et les polars. «Suivre une histoire, ça détend; ça permet de calmer le mental!»

Vous êtes fidèle au festival neuchâtelois. Comment vous sentez-vous chez nous?

Ma venue ici coïncide en général avec la brocante (réd: sous tente, place du Port), j'adore chiner. Mon atelier est rempli d'étagères qui regorgent d'objets, car je m'adonne à ce glanage depuis plus de trente ans. J'aime bien aussi aller manger une bonne fondue et me balader au bord du lac, c'est tellement beau. Et puis, j'aime beaucoup l'équipe du festival, ces gens me font confiance depuis des années et invitent mes spectacles presque aveuglément. Intégrer une programmation qui a du sens, contribuer à la faire vivre, ça me plaît beaucoup. Ici, on sait pourquoi on est programmé, et c'est quelque chose dont a besoin, nous les artistes. ●

INFO

«Axe»: Neuchâtel, théâtre du Concert, sa 11 et di 12 novembre à 20h30. En anglais basique.

NEUCHÂTEL L'espace Schilling accueille les œuvres hybrides de Jean Fontaine.

Entre science-fiction et onirisme

Dans l'entrée de la galerie Schilling, une étrange femmecaméléon accroupie (photo ci-contre) nous dévisage de ses grands yeux rouges et jaunes. Sur la gauche, des corps machines, cylindriques de bécane américaine confondues dans un buste recroquevillé et docile: avonous pénétré sur l'île du Dr. Moreau, ce fantasque et maléfique pré-généticien qui tentait de soumettre des «hommes bêtes» à la loi de l'homme?

Si H.G. Wells n'a pas vraiment

envahi ces lieux, le plasticien français Jean Fontaine et ses sculptures hybrides de grès et de bronze s'en est chargé. Construite sur la base de la collection de Nicolas Schilling et complétée des travaux récents de l'artiste, cette exposition intitulée «Des-humano-folie», présente une éthologie nouvelle, celle de l'homme qui tente de faire corps avec la machine ou l'animal dans une relation désincarnée du vivant, de la nature et de la société. Une folie.

Avec une maîtrise affirmée du travail de la glaise et des moulages de plâtre, l'artiste nous emmène dans une galerie de textures, de peaux cuirvées, d'organes mécaniques et végétation métallique, à mi-chemin entre science-fiction et divagation onirique.

L'aliénation du monde

La finesse de l'exécution de cette corruption des corps renforce encore le trouble, sans toutefois nous faire dévier de la

route tracée par la critique sociale de Jean Fontaine, tournée contre l'aliénation du monde moderne et nos vaines tentatives d'en contrefaire la nature. Pour ceux qui voudraient en savoir plus sur cet univers expérimental et mystérieux, l'artiste sera présent le 18 novembre à 16h pour une rencontre.

● CAMILLE PELLAUX

INFO

Neuchâtel, espace Schilling, jusqu'au 24 décembre. Me-di, de 14h à 18h.



ASP